



Timothée de Fombelle

TOURBILLONNÉS

Tome 1



folio
junior

Pour Elisha, pour sa mère

Tobie Lolness

I. La vie suspendue

II. Les yeux d'Elisha

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2006, pour le texte et les illustrations

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2010, pour la présente édition

Couverture : illustration de François Place

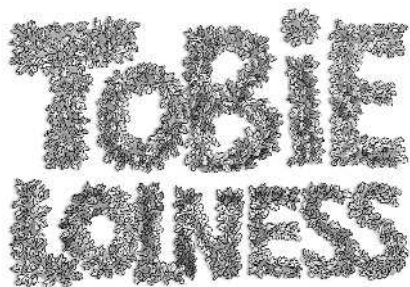
Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Avec le soutien du



Centre national du livre

Timothée de Fombelle



Livre I

La vie suspendue

Illustrations de François Place

GALLIMARD JEUNESSE

*Vues des Anges, les cimes des arbres peut-être
sont des racines buvant les cieux*

Rainer Maria Rilke

Première partie



Traqué

Tobie mesurait un millimètre et demi, ce qui n'était pas grand pour son âge. Seul le bout de ses pieds dépassait du trou d'écorce. Il ne bougeait pas. La nuit l'avait recouvert comme un seau d'eau.

Tobie regardait le ciel percé d'étoiles. Pas de nuit plus noire ou plus éclatante que celle qui s'étalait par flaques entre les énormes feuilles rousses.

Quand la lune n'est pas là, les étoiles dansent. Voilà ce qu'il se disait. Il se répétait aussi : « S'il y a un ciel au paradis, il est moins profond, moins émouvant, oui, moins émouvant... »

Tobie se laissait apaiser par tout cela. Allongé, il avait la tête posée sur la mousse. Il sentait le froid des larmes sur ses cheveux, près des oreilles.

Tobie était dans un trou d'écorce noire, une jambe abîmée, des coupures à chaque épaule et les cheveux trempés de sang. Il avait les mains bouillies par le feu des épines, et ne sentait plus le reste de son petit corps endormi de douleur et de fatigue.

Sa vie s'était arrêtée quelques heures plus tôt, et il se demandait ce qu'il faisait encore là. Il se rappelait qu'on lui disait toujours cela quand il fourrait son nez partout : « Encore là, Tobie ! » Et aujourd'hui, il se le répétait à lui-même, tout bas : « Encore là ? »

Mais il était bien vivant, conscient de son malheur plus grand que le ciel.

Il fixait ce ciel comme on tient la main de ses parents dans la foule, à la fête des fleurs. Il se disait : « Si je ferme les yeux, je meurs. » Mais ses yeux restaient écarquillés au fond de deux lacs de larmes boueuses.

Il les entendit à ce moment-là. Et la peur lui retomba dessus, d'un coup. Ils étaient quatre. Trois adultes et un enfant. L'enfant tenait la torche qui les éclairait.

– Il est pas loin, je sais qu'il est pas loin.

– Il faut l'attraper. Il doit payer aussi. Comme ses parents.

Les yeux du troisième homme brillaient d'un éclat jaune dans la nuit. Il cracha et dit :

– On va l'avoir, tu vas voir qu'il va payer.

Tobie aurait voulu pouvoir se réveiller, sortir de ce cauchemar, courir vers le lit de ses parents, et pleurer, pleurer... Tobie aurait aimé qu'on l'accompagne en pyjama dans une cuisine illuminée, qu'on lui prépare une eau de miel bien chaude, avec des petits gâteaux, en lui disant : « C'est fini, mon Tobie, c'est fini. »

Mais Tobie était tout tremblant, au fond de son trou, cherchant à rentrer ses jambes trop longues, pour les cacher. Tobie, treize ans, poursuivi par tout un peuple, par son peuple.

Ce qu'il entendit alors était pire que cette nuit de peur et de froid.

Il entendit une voix qu'il aimait, la voix de son ami de toujours, Léo Blue.

Léo était venu vers lui à l'âge de quatre ans et demi, pour lui voler son goûter, et, depuis ce jour, ils avaient tout partagé. Les bonnes choses et les moins drôles. Léo vivait chez sa tante. Il avait perdu ses deux parents. Il ne gardait de son père, El Blue, le célèbre aventurier, qu'un boomerang de bois clair. À la suite de ces malheurs, Léo Blue avait développé au fond de lui une très grande force. Il semblait capable du meilleur et du pire. Tobie préférait le meilleur : l'intelligence et le courage de Léo.

Tobie et Léo devinrent bientôt inséparables. À un moment, on les appelait même « Tobéléo », comme un seul nom.

Un jour, alors que Tobie et ses parents allaient déménager vers les Basses-Branches, ils étaient restés cachés tous les deux, Tobéléo, dans un bourgeon sec pour ne pas être séparés. On les avait retrouvés après deux jours et trois nuits.

Tobie se souvenait que c'était une des rares fois où il avait vu son père pleurer.

Mais cette nuit-là, alors que Tobie était blotti tout seul dans son trou d'écorce, ce ne pouvait pas être le même Léo Blue qui se trouvait debout à quelques mètres de lui, brandissant sa torche dans le noir. Tobie sentit son cœur éclater quand il entendit son meilleur ami hurler :

– On t’aura ! On t’aura, Tobie !

La voix rebondissait de branche en branche.

Alors, Tobie eut un souvenir très précis.

Quand il était tout petit, il avait un puceron apprivoisé qui s’appelait Lima. Tobie montait sur son dos avant de savoir marcher. Un jour, le puceron s’arrêta brutalement de jouer, il mordit Tobie très profondément et le secoua comme un chiffon. Maintenant, Tobie se souvenait de ce coup de folie qui avait obligé ses parents à se séparer de l’animal. Il gardait dans sa mémoire les yeux de Lima quand il était devenu fou : le centre de ses yeux avait grandi comme une petite mare sous la pluie. Sa mère lui avait dit : « Aujourd’hui, ça arrive à Lima, mais tout le monde un jour peut devenir fou. »

– On t’aura, Tobie !

Quand il entendit une nouvelle fois ce cri sauvage, Tobie devina que les yeux de Léo devaient être aussi terrifiants que ceux d’un animal fou. Oui, comme des petites mares gonflées par la pluie.

La petite troupe approchait en tapant sur l’écorce avec des bâtons à pointe pour sentir les creux et les fissures. Ils cherchaient Tobie. Cela rappelait l’ambiance des chasses aux termites, quand les pères et les fils parlaient une fois par an, au printemps, chasser les bêtes nuisibles jusqu’aux branches lointaines.

– Je vais le sortir de son trou.

La voix qui prononça cette phrase était si proche,

que Tobie croyait sentir la chaleur d'un souffle sur lui. Il ne bougea plus, n'osa pas même fermer les yeux. Les coups de bâton venaient vers lui dans l'obscurité balayée de reflets de feu.

Le bois pointu s'abattit violemment à un doigt de son visage. Le petit corps de Tobie était tétanisé par la peur. Il gardait pourtant les yeux accrochés au ciel qui réapparaissait parfois entre les ombres des chasseurs. Cette fois, il était pris. C'était fini.

D'un coup, la nuit retomba sur lui. Un cri de colère retentit :

– Eh ! Léo ! Tu as éteint cette flamme ?

– Elle est tombée. Pardon, la torche est tombée...

– Imbécile !

La seule torche du groupe s'était éteinte, et la recherche devait se poursuivre dans la nuit noire.

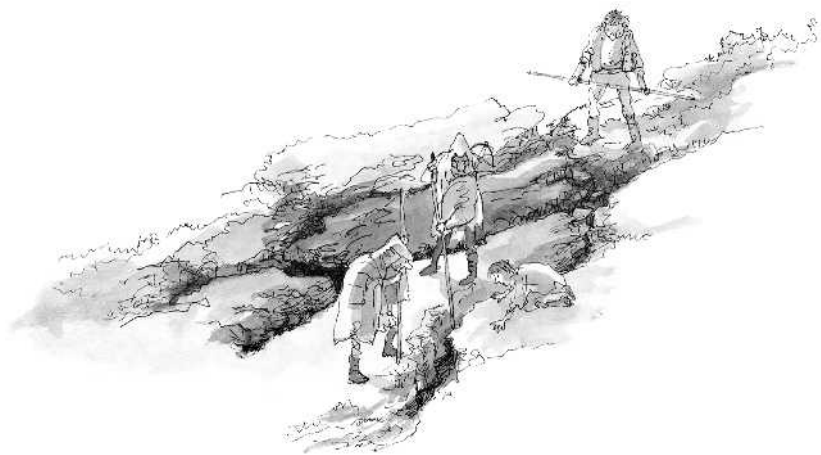
– C'est pas ça qui nous fera abandonner. On va le trouver.

Un autre homme s'était joint au premier et fouillait avec les mains les fentes de l'écorce. Tobie sentait même l'air remué par le mouvement de ces mains si près de lui. Le deuxième homme avait sûrement bu parce qu'il empestait l'alcool fort et que ses gestes étaient violents et désordonnés.

– Je vais l'attraper moi-même. C'est moi qui vais le mettre en morceaux. Et on fera croire aux autres qu'on l'a pas trouvé.

L'autre riait, en disant de son compagnon de chasse :

– Celui-là, il changera pas. Il a tué quarante termites au printemps dernier !



Oui, Tobie était pour eux pire qu'un termite, et ils le feraient sûrement passer par le bâton à pointe et par les flammes.

Les deux ombres étaient au-dessus de lui. Plus rien ne pouvait le sauver. Tobie faillit lâcher du regard ce ciel qui n'avait pas cessé de le faire tenir. Il vit le bâton descendre vers lui, il se plaqua brusquement sur le côté, et le chasseur ne sentit sous son arme que le bois dur de l'arbre.

Mais l'autre homme avait déjà plongé son bras dans le trou.

Les yeux de Tobie débordaient de larmes. Il vit l'homme poser sa grosse main tout contre lui, s'arrêter, la déplacer un peu plus haut, près de son visage.

Alors, étrangement, Tobie sentit la peur le quitter. Une grande paix était remontée le long de son corps. Il y avait même un sourire pâle sur ses lèvres quand il entendit la terrible voix dire dans un chuchotement de plaisir :

– Je l’ai. Je le tiens.

Le silence se fit tout autour.

Les autres chasseurs approchèrent. Même Léo Blue ne parlait plus, craignant peut-être de devoir regarder son ancien ami dans les yeux.

Ils étaient là, à quatre ou cinq autour d’un enfant blessé. Tobie, pourtant, n’avait plus peur de rien. Il ne frissonna même pas quand l’homme passa le bras dans le trou, arracha quelque chose en hurlant de rire, et le présenta aux autres.

Il y eut un silence, plus long qu’un hiver de neige.

Tobie avait cru sentir qu’on venait de déchirer un bout de son vêtement. Après un moment, quelques mots résonnèrent dans ce silence de glace :

– De l’écorce, c’est un morceau d’écorce.

Oui, l’homme tendait aux autres chasseurs un morceau d’écorce.

– Je vous ai bien eus ! Évidemment qu’il n’est pas là. Il doit galoper vers les Basses-Branches. On l’aura demain.

Le petit groupe laissa échapper un grondement de



déception. On envoya quelques insultes à celui qui avait fait semblant de trouver Tobie. Les ombres s'éloignèrent très vite comme un nuage triste. L'écho des voix se dispersa.

Et le silence revint autour de lui.

Tobie mit longtemps avant d'entendre à nouveau sa propre respiration. Avant de sentir peser son corps contre la paroi de l'arbre.

Que s'était-il passé ? Les idées revenaient à lui très lentement.

Il revoyait chaque instant de cette mystérieuse minute. L'homme avait posé sa main sur lui et n'avait senti que le bois. Il avait arraché un bout de son gilet, en le prenant pour de l'écorce. Et tous avaient reconnu que c'était de l'écorce. Comme si Tobie était rentré dans le bois de l'arbre. Il avait eu exactement cette impression. L'arbre l'avait caché sous son manteau d'écorce.

Tobie se figea soudainement.

Et si c'était un piège ?

C'était ça. L'homme avait senti l'enfant sous sa main, et l'attendait dans le noir, à quelques mètres. Tobie en était sûr. Ce chasseur avait bien dit qu'il le voulait pour lui tout seul, qu'il l'écraserait comme un termite ! Il devait être dans l'ombre à surveiller sa sortie, il se jetterait sur lui avec son bâton à pointe. La terreur revint se mettre en boule au fond de sa gorge.

Tobie ne bougeait pas. Il guettait le moindre son.

Rien.

Alors, lentement, il reprit conscience du ciel au-

dessus de lui. Ce compagnon étoilé qui avait l'air de le regarder de ses yeux si nombreux.

Et, sous lui, il sentit la tiédeur de l'arbre. C'était la fin de l'été. Les branches avaient engrangé une douce chaleur. Tobie était encore dans les hautes branches, ces régions sur lesquelles le soleil se pose du matin au soir et met partout une odeur de pain chaud, l'odeur du pain de feuille de sa mère, qu'elle frottait au pollen.

Tobie se laissa porter par ce parfum rassurant qui l'entourait.

Alors ses yeux se fermèrent. Il oublia la peur, la folie de Léo, il oublia qu'il servait de gibier aux chasseurs et qu'ils étaient des milliers contre lui. Il se laissa gagner par une vague tendre, cette brume de douceur qu'on appelle le sommeil. Il oublia tout. Les tremblements, la solitude, l'injustice, et ce grand POURQUOI qui battait en lui depuis plusieurs jours.

Il oublia tout. Mais il y avait dans sa nuit une petite place qu'il avait gardée libre. Le seul rêve qu'il laisserait venir jouer dans son sommeil.

Ce rêve avait un visage. Elisha.

2



Adieu aux Cimes

Toute la journée, fuyant ses ennemis, il s'était dit qu'il ne fallait pas qu'il pense à elle.

C'était la seule chose. Il ne fallait pas. Ce serait trop dur.

Il avait mis autour de son cœur une sorte de forteresse, avec des miradors et des fossés profonds. Il avait lâché des fourmis de combat dans les allées de ronde. Il ne devait pas penser à elle.

Pourtant, à chaque instant, elle était là, à se rouler dans ses souvenirs, avec sa robe verte. Elle était là au milieu de ses pensées, plus présente que le ciel.

Il avait connu Elisha en quittant les hauteurs avec sa famille, pour partir vivre dans les Basses-Branches.

Il faut raconter cette rencontre. Oublier un peu Tobie endormi dans son trou, pour revenir cinq années plus tôt.

C'était au moment du grand déménagement.

Cette année-là, un matin de septembre, alors que les habitants des Cimes dormaient encore, Tobie partit avec ses parents.

Ils voyagèrent pendant sept jours, accompagnés de deux porteurs grincheux chargés d'objets indispensables. Ils n'avaient pas besoin de ces deux hommes pour transporter deux petites valises, des vêtements, quelques livres, et la caisse de dossiers de Sim Lolness, le père de Tobie.

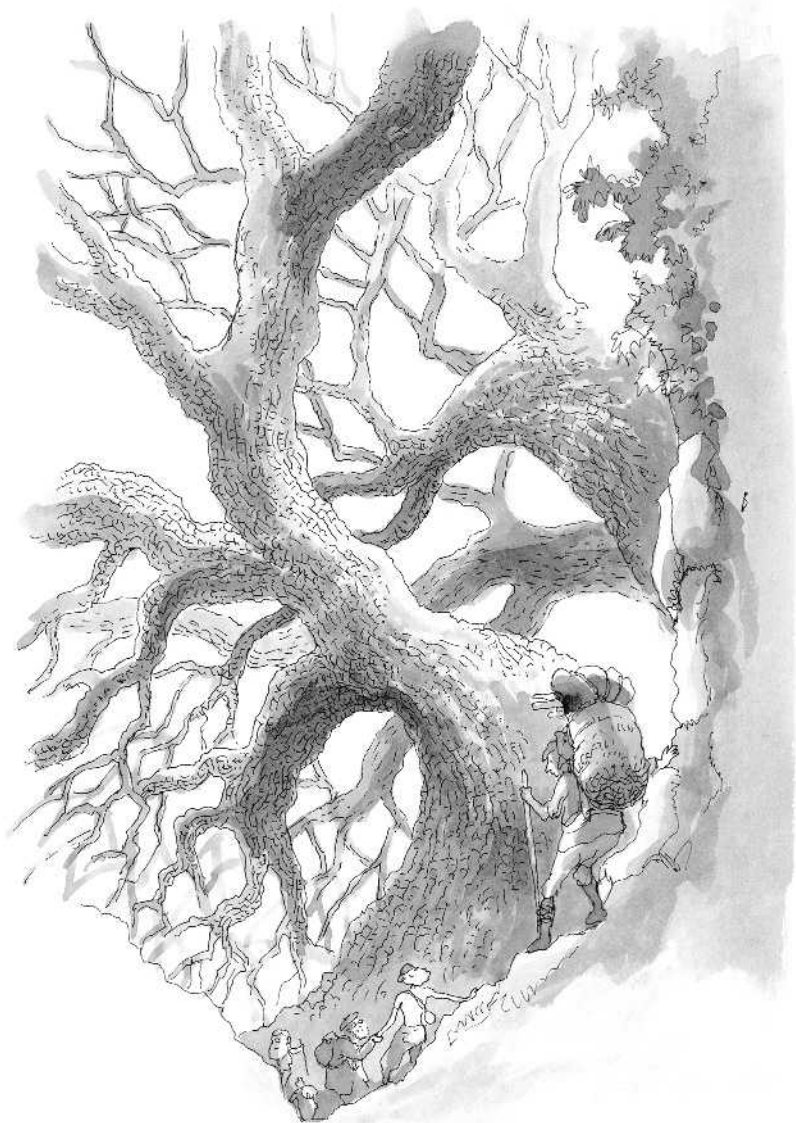
Les porteurs étaient là pour s'assurer que la famille ne ferait pas demi-tour en chemin.

M. Lolness était certainement le plus grand savant du moment.

Il connaissait les secrets de l'arbre comme personne. Admiré de tous, il avait signé les plus belles découvertes du siècle. Mais son incroyable savoir n'était qu'une toute petite partie de son être. Le reste était occupé par une âme large et lumineuse comme une constellation.

Sim Lolness était bon, généreux et drôle. Il aurait facilement fait une carrière dans le spectacle s'il y avait pensé. Pourtant, le professeur Lolness ne cherchait jamais vraiment à faire rire. Il était simplement d'une fantaisie et d'une originalité rayonnantes.

Parfois, pendant le Grand Conseil de l'arbre, au milieu d'une foule de vieux sages, il se déshabillait complètement, sortait de sa mallette un pyjama bleu, et se préparait pour une sieste. Il disait que le sommeil était sa potion secrète. L'assemblée baissait la voix pour le laisser dormir.



Tobie et ses parents avaient donc cheminé plusieurs jours durant en direction des Basses-Branches. Dans l'arbre, les voyages se vivaient toujours comme des aventures. On circulait de branche en branche, à pied, sur des chemins très peu tracés, au risque de s'égarer sur des voies en impasse ou de glisser dans les pentes. À l'automne, il fallait éviter de traverser les feuilles, ces grands plateaux bruns, qui, en tombant, risquaient d'emporter les voyageurs vers l'inconnu.

De toute façon, les candidats au voyage étaient rares. Les gens restaient souvent leur vie entière sur la branche où ils étaient nés. Ils y trouvaient un métier, des amis... De là venait l'expression « vieille branche » pour un ami de longue date. On se mariait avec quelqu'un d'une branche voisine, ou de la région. Si bien que le mariage d'une fille des Cimes avec un garçon des Rameaux, par exemple, représentait un événement très rare, assez mal vu par les familles. C'était exactement ce qui était arrivé aux parents de Tobie. Personne n'avait encouragé leur histoire d'amour. Il valait mieux épouser dans son coin.

Sim Lolness au contraire aimait l'idée d'un « arbre généalogique », comme si chaque génération devait inventer sa propre branche, un brin plus près du ciel. Pour ses contemporains, c'était une idée dangereuse.

Bien sûr, l'augmentation de la population de l'arbre obligeait certaines familles à émigrer vers des régions lointaines, mais c'était une décision collective, un mouvement familial. Un clan choisissait de s'approprier

des branches nouvelles, et partait pour les Colonies inférieures. Elles se trouvaient plus à l'intérieur de l'arbre, dans des rameaux ombragés.

Cependant, personne n'allait jusqu'aux Basses-Branches, cette contrée plus lointaine encore, tout en bas.

Personne, du moins, ne s'y rendait volontairement.

Pas même la famille Lolness, qui arriva ce soir-là avec ses porteurs dans le territoire sauvage d'Onessa, au fin fond des Basses-Branches.

Depuis deux jours, ils savaient à quoi ressemblait cette région. Elle défilait devant leurs yeux tandis qu'ils marchaient.

C'était un immense labyrinthe de branches humides et tortueuses. Personne ou presque. Juste quelques mouches de larves qui détalait en les voyant.

Le spectacle de ce pays était saisissant. Des étendues d'écorce détrempée, des fourches mystérieuses où nul n'avait jamais posé le pied, des petits lacs qui s'étaient formés à la croisée de branches, des forêts de mousse verte, une écorce profonde traversée de chemins creux et de ruisseaux, des insectes bizarres, des fagots morts coincés depuis des années et que le vent ne parvenait pas à faire tomber... Une jungle suspendue, pleine de bruits étranges.

Tobie avait pleuré jusque-là, traînant sa peine d'avoir quitté son ami Léo Blue. Mais, arrivant aux portes des Basses-Branches, qu'on lui avait décrites comme un enfer, ses larmes s'étaient séchées. Hypnotisé par le paysage, il comprit tout de suite qu'il serait chez lui, ici.

La région était magique : un gigantesque terrain de jeu et de rêverie.

Plus il avançait et retrouvait sa mine joyeuse des beaux jours, plus il voyait sa mère, Maïa, s'effondrer.

Maïa Lolness était née de la famille Alnorell qui possédait presque un tiers des Cimes, et qui avait des plantations de lichen sur le tronc principal. Une famille riche qui organisait des grandes chasses dans ses propriétés, côté soleil, et des bals qui faisaient tourner la tête des plus jolies personnes jusqu'à l'aube. Les nuits de fête, des chemins de torches dessinaient des guirlandes dans les Cimes. Le père de Maïa s'installait au piano. On dansait autour. Des couples s'égarèrent sous les étoiles.



Maïa, petite fille, avait grandi dans cette ambiance de fête, seule descendante Alnorell, fille chérie de son père qu'elle adorait. M. Alnorell était un être délicat comme sa fille, un bel homme généreux et curieux de tout.

Il était mort jeune, quand Maïa avait quinze ans. Et sa femme avait pris le pouvoir, interrompant à jamais les valse et les dîners de banquet sous la lune.

Car Mme Alnorell, la grand-mère de Tobie, était triste et mauvaise comme une araignée du matin. N'ayant pas fait le bonheur de son mari ni de sa fille, elle fit celui de son argentier, M. Peloux, puisqu'elle cessa d'un seul coup les dépenses de sa maison et qu'une fortune immense commença à s'entasser autour d'elle. M. Peloux voyait arriver tous les jours les revenus des plantations de la famille et des autres affaires Alnorell, sans que jamais un sou sorte de ses caisses.

Mme Alnorell aimait tant l'argent qu'elle avait oublié à quoi il servait. Comme un enfant qui collectionne sous son lit des bonbons à la sève. Sauf que l'enfant se réveille un matin sur un tas de sève moisie, alors que l'argent de Mme Alnorell ne moisissait pas. Celle qui moisissait, c'était Mme Alnorell elle-même. Elle était devenue presque verte, et ses sentiments ne paraissaient plus très frais non plus.

Tobie savait qu'en apprenant les fiançailles de Maïa avec un homme des Rameaux, la grand-mère avait dit :

– Tu veux donc donner naissance à des limaces !

La phrase était devenue fameuse entre Sim et Maïa. Ils en plaisantaient. Les Rameaux d'où venait Sim étaient connus pour leurs limaces, énormes animaux complètement inoffensifs, et qui produisaient une graisse idéale pour les lampes à huile. Les gens des Rameaux adoraient leurs limaces, si bien que le père de Tobie,

avec tendresse, l'appelait souvent « mon limaçon » en souvenir de la phrase de sa belle-mère.

Maïa Alnorell épousa donc Sim Lolness. Ils s'aimaient. Ils étaient restés aussi amoureux qu'à leur rencontre, à dix-neuf ans, dans un cours de tricot.

Le tricot de soie était le passage obligé des jeunes filles de bonne famille. Et comme Sim Lolness travaillait déjà énormément, passant sa vie entre bibliothèque, laboratoire et jardin botanique, et qu'il n'avait pas le temps de « faire des rencontres », comme disait sa mère, il était allé s'inscrire à un cours de tricot. Il était bien sûr le seul garçon du cours. En une heure par semaine, il avait l'assurance de rencontrer trente filles d'un coup, et de se faire une idée dans les meilleurs délais sur cette espèce inconnue de lui.

La première semaine, il observa.

La deuxième semaine, il inventa la machine à tricoter.

La troisième semaine, le cours ferma.

Ce fut la fin du tricot de soie à la main.

Mais la jolie Maïa avait tout de suite compris ce qui se cachait sous le béret de ce jeune homme, venu de ses Rameaux éloignés pour étudier dans les Cimes. Elle en tomba amoureuse.

Elle alla, un matin de printemps, toquer à sa petite chambre d'étudiant.

– Bonjour.

– Mademoiselle... Euh... Oui ?

– Vous avez oublié votre béret au dernier cours.

– Oh ! Je... Mon Dieu...



Elle fit un pas dans la chambre. Sim recula. En fait, c'était la première fois qu'il regardait vraiment une fille, et il avait l'impression qu'il découvrait une nouvelle planète. Il avait envie de prendre des notes, mais il se dit que ce n'était peut-être pas correct.

À vrai dire, à sa grande surprise, il ne ressentait pas seulement le besoin d'écrire deux ou trois livres sur le sujet : il voulait rester là, à ne rien faire, à la regarder.

Elle finit par demander :

– Je ne vous dérange pas ?

– Si... Vous... Vous mettez... toute ma vie en l'air, si je peux me permettre, avec respect, mademoiselle.

– Oh ! Pardon...

Elle se dirigeait vers la porte. Sim se précipita pour lui barrer le passage. Il rajusta ses lunettes.

– Non ! Je... Vous pouvez rester...

Il lui offrit donc de l'eau froide et une boule de gomme. Elle tenait sa tasse d'eau froide d'une telle manière que Sim voulut encore faire un croquis. Il résista à la tentation. Il avait partagé la boule de gomme avec ses mains, si bien qu'il avait tendance à coller aux objets quand il les prenait.

Maïa riait en secret.

Sim s'appuyait sur les murs pour se donner une contenance, mais il était en train de tendre un fil de gomme aux quatre coins de la chambre.

Au bout d'un temps, Maïa s'excusa de devoir partir. Elle enjamba un fil, passa sous un autre et sortit.

– Merci pour le béret, dit Sim en la regardant s'éloigner.

Il réalisa alors qu'il avait son béret sur la tête, qu'il l'avait aussi quand elle était arrivée, bref, qu'il ne l'avait jamais oublié nulle part.

Alors, il retira ses épaisses lunettes, les posa sur la table et tomba par terre, inanimé.

Il comprit plus tard pourquoi il s'était évanoui ce jour-là. C'était tout simplement parce que, dans la logique des choses, si elle lui avait rapporté un béret qu'il n'avait jamais oublié, ce devait être pour le revoir.

Lui.

Et cela suffisait bien pour s'évanouir.

Un an après, ils se marièrent. Un beau mariage dans les Cimes. La grand-mère Alnorell avait accepté de dépenser quelques miettes de sa fortune. M. Peloux,

l'argentier, sortit en pleurnichant deux pièces d'or d'une baignoire pleine à ras bord.

Il disait :

– Madame, nous sommes presque ruinés...

Et il regardait la baignoire débordante et le couloir qui menait aux quatorze salles des coffres où s'entassaient des montagnes de pièces et de billets.

Pendant le mariage, Mme Alnorell s'était tenue correctement, se moquant seulement du père de Sim et de sa maladresse.

Comme il ne connaissait pas les habitudes du beau monde, le père de Sim Lolness s'appliquait un peu trop. Il grignotait les pétales de fleur qui décoraient le buffet. Il soulevait les robes à traîne des femmes pour qu'elles ne prennent pas la poussière. Après quelques verres, il avait tendance à faire des baisemains même aux hommes, tout en tortillant sa cravate comme une papillote.

Pendant vingt ans, les heureux époux n'eurent pas d'enfant, ce qui mettait la grand-mère Alnorell dans un état de fureur.

Et puis un jour...

Tobie.

Il apparut tout d'un coup dans la vie de Sim et Maïa, et fit leur joie.

La grand-mère le trouva très vite trop Lolness, et pas assez Alnorell.

Tobie passait les étés dans les propriétés de sa grand-mère. Elle le confiait à des gouvernantes et faisait tout

pour ne jamais le croiser. Un enfant... C'était sale et plein de maladies. Elle fuyait dès qu'elle l'apercevait. Si bien que finalement en sept ou huit étés, elle ne rencontra que rarement son petit-fils.

Et chaque fois, ce fut des crises de nerfs, et des glapissements :

– Éloignez-le ! J'ai mes vapeurs !

On emportait Tobie comme un pestiféré.

Voilà pourquoi en s'enfonçant dans les Basses-Branches, vers le lieu où elle allait vivre désormais avec son mari et son fils, Maïa Lolness étouffait des sanglots. Parce que, ces défauts de la haute société, qu'elle avait tant combattus chez sa mère et chez elle-même, elle les sentait remonter en surface dans son dégoût pour ces territoires noirs et spongieux des Basses-Branches.

Son mari voyait bien qu'elle pleurait. Il lui disait parfois :

– Ça ne va pas, Maïa ?

– Je suis tellement heureuse d'être avec vous deux, essayait-elle de dire avec un impossible sourire.

Et elle reprenait la marche en s'enveloppant dans son châle.

Tobie regardait son père. Il savait qu'il souffrait. Non pas qu'il s'apitoyât sur lui-même, car Sim Lolness aurait trouvé de quoi s'émerveiller dans n'importe quoi, y compris dans l'intestin d'une mouche. Mais il souffrait pour sa femme et son fils, qu'il entraînait dans sa propre punition.

Car cette famille était en exil.

Ces trois êtres que les deux porteurs abandonnèrent au milieu de nulle part, dans le territoire d'Onessa, à l'extrémité d'une branche sous laquelle pendaient deux immenses feuilles couleur feu, ces trois êtres avaient été bannis du reste de l'arbre, condamnés à la déchéance et à l'exil.

– C'est là, murmura le père de Tobie.

La branche était tellement humide qu'on croyait marcher sur un fond de soupe froide. Tobie, assis sur sa valise, épongeait ses chaussettes.

– C'est là, répéta Sim d'une voix étranglée.

Maïa Lolness cachait ses larmes dans son châle.

Après la gloire, les honneurs, tous les succès, Sim Lolness et les siens repartaient de zéro.

De bien en dessous de zéro.



La course contre l'hiver

Arrivés à Onessa en septembre, Tobie et ses parents comprirent très vite que le compte à rebours avant l'hiver avait commencé. L'automne était déjà glacial et les Basses-Branches promettaient de terribles hivers. La première nuit passée dehors fut douloureuse. Une brise chargée d'humidité parvenait à se glisser sous la couverture où grelottait la petite famille.

– Viens, mon fils. Au travail.

À l'aube, le lendemain, Sim Lolness commença à creuser sa maison.

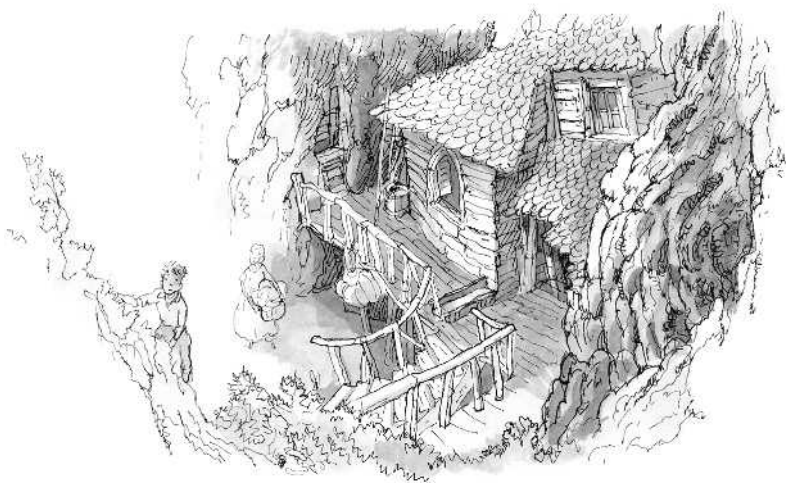
Dans les Cimes, il fallait compter six mois pour qu'une maison de taille modeste soit creusée, par un groupe de cinq ou six ouvriers, et un attelage de charaçons dressés.

On commençait par dégager l'écorce pour ménager les ouvertures, une porte et quelques fenêtres. On taillait ensuite dans la masse du bois trois ou quatre pièces principales, étudiées pour ne pas blesser l'arbre, et respecter la circulation de la sève.

Les plus belles maisons étaient équipées de balcons, d'un mobilier confortable, de cheminées à double foyer. Certaines possédaient un réservoir de pluie qui les alimentait en eau courante.

Les Lolness n'espéraient pour ce premier hiver qu'une petite pièce commune avec un conduit de cheminée. C'était déjà un travail démesuré.

Sim Lolness était un homme de grande taille, presque deux millimètres de haut. Il pesait huit bons centigrammes. Mais cet homme solide d'une cinquantaine d'années avait très peu d'expérience du travail manuel. Lui qui pouvait réciter les tables de multiplication jusqu'à mille dans l'ordre et dans le désordre, lui qui avait écrit des livres de cinq cents pages sur *La Longévité des mégaloptères*, ou *Pourquoi la coccinelle n'a-t-elle jamais cinq points sur le dos ?*, ou encore *L'Optique de la goutte d'eau*, lui qui repérait d'un coup d'œil une étoile nou-



velle, ignorait en revanche dans quel sens on tenait un marteau, et aurait planté son doigt en entier avant de toucher une seule fois un clou.

Il lui fallut tout apprendre seul, aux côtés de sa femme et de son fils.

Tobie progressa en même temps, et beaucoup plus vite que quiconque. Il avait sept ans à l'époque. Il se chargeait de tous les travaux délicats. Sa petite taille lui permit de creuser le conduit de la cheminée. C'était le type de tâche qu'on n'aurait jamais pu confier à des charançons creuseurs.

Avec leurs mandibules aiguisées comme des machettes, ces coléoptères ne faisaient pas dans la dentelle.

L'élevage des charançons pour creuser les maisons posait d'ailleurs un problème très délicat puisque, mal maîtrisée, cette bestiole était capable de réduire l'arbre en poussière. Le père de Tobie s'opposait aux gros élevages de charançons qui commençaient à se développer dans l'arbre, en lien avec les industries de la construction.

Mais les Lolness n'avaient ni charançon, ni ouvrier, ni le moindre outil. Tobie travaillait à la lime à ongles, son père au couteau à pain. Mme Lolness moulait des carreaux de résine pour les fenêtres, rapiécail des bouts de tissu pour faire des couvertures et des tapis.

L'automne se résuma en un mot : creuser. Deux fois par jour une maigre soupe leur redonnait des forces. La nuit, ils dormaient quelques heures, mais n'attendaient pas que le jour se lève pour se remettre au travail, sous la pluie.

Le matin de Noël, ils fermèrent sur eux une porte de bois et contemplèrent leur travail. Ce n'était pas exactement le genre de maison qu'on achète sur catalogue. Le sol suivait un vallonement doux, les murs étaient irréguliers, les fenêtres avaient la forme de la Grande Ourse. La cheminée ressemblait à une niche triangulaire et la fumée s'échappait par un conduit en tire-bouchon.

Tobie avait son lit le long de la cheminée, et pouvait tirer un rideau le soir, pour s'isoler. Parmi les bouts de tissu cousus dans le rideau, on reconnaissait : un caleçon, deux chemises, et un jupon violet.

Combien de temps Tobie passa-t-il, pendant ces années, allongé sur son lit, à écouter le bruit du feu et à regarder le reflet des flammes à travers le tissu blanc du caleçon ? Les ombres et les lueurs projetaient une histoire sans fin que Tobie réinventait chaque fois.

Mais le premier soir où les Lolness entrèrent chez eux, Tobie ne se coucha pas.

Ils s'assirent tous les trois sur le lit des parents, face à un feu crépitant. Ils se tenaient par la main. Au moment exact où ils avaient baissé le loquet de la porte, le vent s'était mis à souffler dehors et quelques flocons de neige fondue s'étaient écrasés sur les vitres. L'hiver frappait au carreau.

La maison était boîteuse et minuscule, mais il n'y a pas de plus grande joie que d'entendre le sifflement de la tempête à l'abri d'une maison que l'on a construite de ses mains. Tobie vit reflourir quelques instants le

sourire de sa mère, et il se mit à pleurer. Voyant l'émotion de sa femme et de son fils, Sim plaisanta :

– Mettez-vous d'accord... On est bien, ou pas ?

Tobie renifla et dit :

– Mais je pleure d'être trop content, et il se mit à rire.

Alors une larme coula sur la joue de Maïa, et, cette fois, ils se regardèrent tous les trois en riant.

Bizarrement, cet hiver-là resta dans la mémoire de Tobie comme un bon souvenir. Ils ne quittèrent presque pas la maison.

Le matin, ils sortaient pour quelques travaux. Maïa allait prendre un paquet de poudre de feuilles dans le garde-manger creusé dans l'écorce, à quelques pas de la maison. Sim et son fils ramassaient un peu de bois et faisaient les réparations indispensables. Ils retournaient aussitôt tous les trois dans leur pièce commune. Le feu les attendait, tapi dans sa niche.

Tobie avait appelé le feu Flam, et le traitait comme un petit animal. En rentrant dans la pièce, il lui jetait un morceau de bois sur lequel Flam se précipitait gaiement.

Maïa souriait. Un enfant solitaire parviendra toujours à s'inventer de la compagnie.

Sim Lolness sortait alors des étagères un gros dossier bleu et le posait sur la table. Il brandissait une liasse de feuilles qu'il mettait sous le nez de Tobie, et il croisait les bras.

Tobie commençait à lire à haute voix.

Pendant quatre mois, les journées passèrent ainsi. Au début, Tobie ne comprenait pas un seul mot de ce qu'il lisait à son père. Les trois premières semaines, le dossier sur la « Tectonique des écorces » resta pour lui totalement incompréhensible, même si son père laissait parfois entendre un soupir de satisfaction ou un petit grondement qui prouvaient que le professeur Lolness écoutait ces lectures savantes comme des récits d'aventures.

Tobie se concentra donc de plus en plus. Il était tout joyeux quand il reconnaissait un terme comme « lumière » ou « glissement ». Et peu à peu, le sens commença à se montrer par petits éclats. Le deuxième dossier s'appelait « Psychosociologie des hyménoptères », et Tobie comprit très vite que cela parlait des fourmis. Sa voix devenait plus assurée. Par instants, Maïa, qui s'était remise au tricot, levait les yeux de son ouvrage, très attentive aussi.

Tous ces dossiers contenaient les principales recherches du professeur Lolness, et sa femme se souvenait parfaitement du moment où chacun avait été écrit. Le travail sur « La Chrysalide des cuculies » par exemple lui rappelait leurs premières années de jeune couple, lorsque Sim revenait le soir, le béret en bataille, réjoui par une découverte qu'il s'empressait de raconter à sa femme.

Jusqu'au mois d'avril, ils ne virent absolument personne et ne s'éloignèrent pas à plus de dix minutes de leur maison. Mais dans la première semaine d'avril,

alors qu'autour d'eux les énormes bourgeons commen-
çaient à gonfler et à craquer sous la poussée de la sève,
ils entendirent du bruit.

Tobie pensa d'abord qu'il avait rêvé. On toquait à la
vitre. Il crut à une dernière pluie avant les beaux jours.
Mais le toc-toc recommença. Il se tourna vers la fenêtre
et découvrit un visage barbu qui le contemplait. Il fit
signe à son père qui marqua un temps d'arrêt, surpris,
et alla ouvrir la porte.

Un vieil homme se tenait devant la maison.

– Je suis votre voisin, Vigo Tornett.

– Sim Lolness, enchanté.

Le nom de Tornett lui disait quelque chose. Il ajouta :

– Pardonnez-moi, je crois vous connaître...

– C'est moi qui vous connais, professeur. J'ai une
grande admiration pour votre travail. J'ai lu votre livre
sur les origines. Je venais vous faire un petit bonjour,
en voisin.

– En voisin ?

Sim jeta un coup d'œil derrière l'épaule de Tornett.
Il ne voyait pas comment il pouvait exister des voisins
dans un trou perdu comme Onessa. Le vieux Tornett
expliqua :

– J'habite la première maison, à trois heures de
marche vers le couchant.

Il fit un pas à l'intérieur de la pièce et sortit de son
baluchon un paquet de papier brun.

– Je vis avec mon neveu qui est moucheur de larves.
Je vous ai apporté du boudin.

Maïa s'avança vers lui et prit le paquet.

Le boudin de larve était un plat de fête, qui, dans les Cimes, coûtait affreusement cher. Mais il était produit dans les Basses-Branches, la région la plus pauvre et la moins développée de l'arbre. Maïa ouvrit le paquet où luisaient huit gros boudins.

– Voyons, monsieur Tornett, comment accepter... ?

– Je vous en prie, madame, entre voisins, on peut s'aider un peu.

– Restez au moins déjeuner avec nous.

– Je suis désolé, chère madame, je dois rentrer chez moi. Mais je ne voulais pas laisser passer un jour de plus sans venir vous voir. Mes rhumatismes me paralysent tout l'hiver, je supporte malheureusement très mal ce climat. Pardonnez-moi. Je n'ai pas été jusqu'ici un voisin bien accueillant.

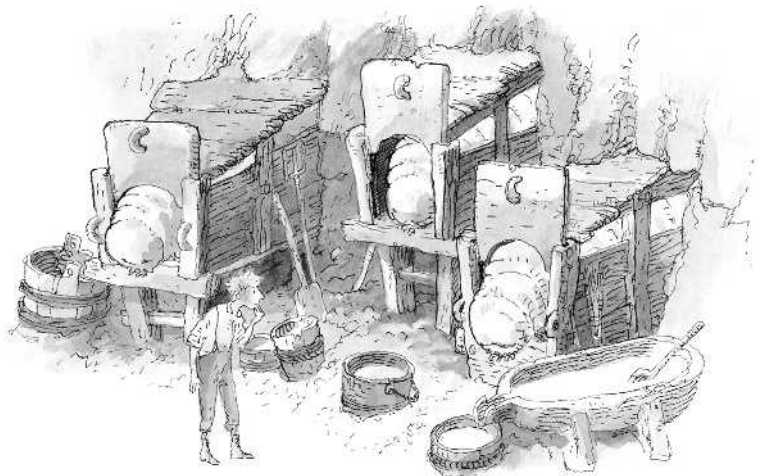
Il serra la main de chacun et s'en alla.

C'est par cette visite que commença la belle saison.

Ce qu'on appelle la belle saison dans les Basses-Branches est simplement une saison un peu moins humide, un peu moins glaciale, un peu moins sombre que le reste de l'année. Mais les vêtements n'en demeurent pas moins toujours mouillés, les pieds et les mains s'engourdissent dès qu'on sort...

Tobie arrêta alors ses lectures savantes et commença son exploration de la région. Il partait le matin après avoir avalé un bol bien noir de jus d'écorce, et revenait le soir, sale et trempé, les cheveux ébouriffés, l'œil épuisé mais brillant.

Il fit bientôt une expédition vers la maison Tornett.



Il se perdit cinq fois avant de se retrouver nez à nez avec trois énormes larves qui ronflaient dans leurs niches. Vigo Tornett avait parlé de son neveu qui mouchait les larves, Tobie devina donc qu'il n'était pas loin du but. Il découvrit finalement la maison. Deux simples pièces sans fenêtre, avec une large porte. Un petit bonhomme curieux était assis sur le seuil. En voyant Tobie, le bonhomme se leva et disparut. Le vieux Tornett sortit de la maison et sourit à Tobie.

– Quel plaisir de te voir, mon garçon. Comment as-tu trouvé ton chemin jusqu'ici ?

L'autre personnage réapparut derrière Vigo Tornett. Tobie n'avait pas rêvé. Tornett expliqua :

– C'est mon neveu, Plum. Nous sommes chez lui, ici. Il a la gentillesse d'héberger son vieil oncle depuis quelques années. Plum, je te présente...

– Tobie, dit Tobie en lui tendant la main.

– Oui, Tobie Lolness, reprit Tornett... Je t'en ai parlé. Tobie est le fils d'un grand homme, d'un merveilleux savant : Sim Lolness...

Plum fit un petit grognement rassuré et rentra dans la maison.

– Plum est muet. Il est moucheur depuis vingt ans. Il a trente-cinq ans maintenant.

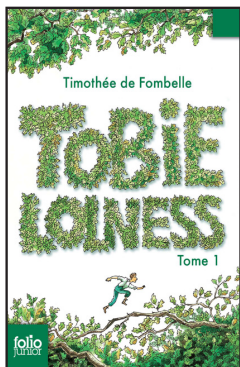
Tobie lui aurait donné douze ans et demi.



Ouvrant sa besace, il partagea des biscuits avec M. Tornett. Il était étonné d'être reçu d'homme à homme, comme un ami. Vigo Tornett était extrêmement sympathique. Il parlait de la région avec une certaine tendresse, il disait qu'il commençait à s'y attacher. Seules ses jambes se plaignaient d'être là et le faisaient souffrir à cause de l'humidité.

folio
junior

Découvrez toute la collection en version numérique [ici](#)



Tobie Lolness 1 - La vie suspendue
Timothée de Fombelle

Cette édition électronique du livre
Tobie Lolness 1 - La vie suspendue de Timothée de Fombelle
a été réalisée le 23 décembre 2013 par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070629459 - Numéro d'édition : 171284).

Code Sodis : N43377
ISBN : 9782075010931 - Numéro d'édition : 229379.